

Steve Tesich

KAROO

R O M A N

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anne Wicke*

Monsieur Toussaint Louverture

Chapitre un

1

C'était la soirée du lendemain de Noël, et nous bavardions tous très joyeusement de la chute de Nicolae Ceaușescu. Son nom sonnait un peu comme la dernière chanson à la mode. Le *New York Times* publiait un encart quotidien où figuraient les protagonistes de la crise roumaine, assorti d'un guide phonétique de la prononciation exacte de ces noms ; si bien qu'à la fête, tout un chacun mettait un point d'honneur à les articuler correctement et ce, aussi souvent que possible.

GUIDE PHONÉTIQUE

SILVIU BRUCAN,
un des chefs de l'opposition Sil-vi-ou Brou-kane
NICOLAE CEAUSESCU,
le leader déposé..... Ni-ko-la-iou Tcha-ou-chess-kou
ELENA CEAUSESCU,
la Première dame É-lé-na Tcha-ou-chess-kou
NICU CEAUSESCU,
leur fils aîné, chef de la ville de Sibiu..... Ni-kou
ILIE CEAUSESCU (Lt général), *le frère du leader* Il-i-é
NICOLAE ANDRUTA CEAUSESCU (Lt général),
un autre frère Ane-drou-tsa

ION DINCA, *le Premier ministre adjoint,*
en état d'arrestation *Yâ-ne Din-ka*
NICOLAE EFTIMESCU (Lt général)..... *Eff-ti-mess-kou*
GHEORGHE GHEORGHIU-DEJ, *le prédécesseur de M. Ceausescu*
..... *Guior-guié Guior-guiou-dèj* (avec des g durs)
STEFAN GUSA (Major général) *Chté-fanne Guou-sa*
ION ILIESCU,
un des leaders de l'opposition *Yâ-ne Ill-i-iech-kou*
VASILE MILEA, *le ministre de la Défense,*
qui s'est apparemment suicidé *Va-si-lé Mil-la*
NICOLAE MILITARU (Colonel général) *Ni-ko-la-iou*
Mi-li-ta-rou
SORIN OPREA, *un leader de l'opposition*
à Timisoara *So-rine O-pré-a*
TUDOR POSTELNICU, *le ministre de l'Intérieur,*
en état d'arrestation *Tou-dor Post-el-ni-kou*
FEREND RARPATI,
le ministre de la Défense *Fé-rend Rar-pa-ti*
IULIAN VLAD (Colonel général) *Iou-li-ane Vlad*

Il y avait dans tous ces noms quelque chose de délicieux et les prononcer était presque irrésistible, ce qui rendait la conversation aussi agréable qu'une dégustation de petits fours.

« Ni-ko-la-iou Tcha-ou-chess-kou, énonça quelqu'un à ma gauche.

– É-lé-na Tcha-ou-chess-kou », enchaîna quelqu'un d'autre à ma droite.

Je vidai une autre coupe de champagne et, tout en m'emparant d'un verre de vodka, j'ajoutai ma voix au brouhaha ambiant.

« L'homme à suivre, maintenant, criai-je, c'est Yâ-ne Ill-i-iech-kou. Je ne pense pas que Cone-stane-tine

Das-ka-les-kou ait encore quoi que ce soit à dire sur la situation en Roumanie, non, vraiment pas.

– Mais les choses sont toujours très instables, m’avertit quelqu’un.

– Instables ou pas, insistai-je, l’homme à suivre, maintenant, c’est Yâ-ne ! *Yâ-ne Ill-i-iech-kou.* »

Je vidai mon verre de vodka et m’en versai un autre ; de la polonaise cette fois, celle avec un brin d’herbe à bison ou quelque chose comme ça flottant dans la bouteille. La situation était absolument désespérée, mais je continuais à boire, évoluant de plateau en plateau et de groupe en groupe.

2

Il était de tradition chez les McNab, George et Pat McNab, de donner une grande fête le lendemain de Noël, mais jamais auparavant les événements mondiaux n’avaient conspiré à rendre cette fête aussi vivante et aussi opportune. Il y avait tant de choses à célébrer, tant de sujets de discussion... Il y avait Havel, le mur de Berlin, la fin de la Guerre froide, Gorbatchev et, pendant au moins quelques jours encore, il y avait tous ces Roumains avec leurs noms aux consonances délicieuses.

J’étais de nouveau au vin rouge ; j’avais commencé par ça en arrivant à la fête. Entre-temps, j’avais avalé toutes les sortes de boissons alcoolisées servies sur place. Vin blanc. Bourbon. Scotch. Trois vodkas différentes. Trois cognacs différents. Champagne. Liqueurs diverses et variées. Grappa. Rakija. Deux canettes de bière mexicaine et plusieurs coupes de lait de poule aromatisé au rhum. Le tout sur un estomac vide, et malgré ça, hélas, trois fois hélas, j’étais toujours sobre comme un chameau.

Rien.

Non seulement je n'étais pas saoul, mais je n'étais même pas un peu éméché.

Rien.

Absolument rien.

En tout état de cause, j'aurais dû être sanglé sur le brancard d'une ambulance fonçant à toute vitesse vers un centre de désintoxication d'urgence où on m'aurait soigné pour un empoisonnement à l'alcool, et pourtant, j'étais sobre. Complètement sobre. Lucide. Totalement intact. Rien de rien.

Mon problème avec la boisson avait commencé à peu près trois mois plus tôt.

Je n'avais encore jamais entendu parler de quiconque ayant été affecté par cette maladie. Je ne savais ni où ni comment je l'avais contractée – j'en ignorais totalement la cause.

Tout ce que je savais, c'est que quelque chose ne tournait pas rond chez moi. Quelque chose s'était défait, dévissé ou bien s'était cassé à l'intérieur de mon corps. Quelque chose de physiologique, de psychologique ou peut-être de neurologique, un petit vaisseau sanguin qui aurait claqué ou qui se serait bouché, une synapse du cerveau qui aurait explosé, ou alors un changement chimique essentiel qui se serait produit dans le sombre tréfonds de mon corps ou de mon esprit, je n'en avais aucune idée. Tout ce que je savais avec certitude, c'était que la capacité à l'ébriété avait disparu de mon existence.

Cette maladie de l'ivresse avait un étrange effet secondaire, sans doute causé par le déni. Depuis que j'avais découvert que je ne pouvais plus être ivre – quelle que soit la quantité d'alcool ingurgitée –, je me retrouvais à boire plus que jamais. J'étais peut-être immunisé contre l'alcool mais, en tout cas, pas contre l'espoir ; et aussi dramatiques que les choses pussent sembler, je continuais à boire, espérant qu'un soir, au moment où je m'y attendrais le moins, je serais de nouveau ivre comme

au bon vieux temps et je redeviendrais moi-même, ce bon vieux moi-même.

La musique cessa. On changea de disque mais pas de compositeur et, après une brève cacophonie de voix humaines non accompagnées, on revint à Beethoven. Comme toujours chez les McNab, la fête du lendemain de Noël était placée sous l'égide exclusive de Beethoven.

Je me suis versé un coup de tequila, dans un bon grand verre à eau, que j'ai vidé d'un trait.

Je n'y comprenais rien. Mais alors rien du tout. Le sang, après tout, ça restait du sang, et si vous y mettiez un peu du vôtre et que vous vous assuriez que la proportion d'alcool dans votre sang excédait bien le cinquième, alors, suivant toutes les définitions de l'ébriété, vous étiez ivre. N'importe qui le serait. C'était une question de biologie. Et pas uniquement de biologie humaine, d'ailleurs. Les chiens aussi pouvaient être ivres. J'avais lu l'histoire d'un pitbull complètement cuité qui avait attaqué un SDF dans le Bronx avant d'aller comater quelques rues plus loin. Plus tard, des gosses du quartier avaient été interpellés pour avoir saoulé l'animal. Les chevaux, eux aussi, pouvaient être ivres. Tout comme le bétail. Et les cochons. Et il y avait bien des rats alcoolos qui se pochetronnaient au gros rouge. Les éléphants, j'en étais sûr, pouvaient être ivres. Les rhinos. Les morses. Les requins-marteaux. Aucune créature, humaine ou non, n'était immunisée contre l'alcool. Sauf moi.

Cette exclusion biologique précisément et la nature peu naturelle de cette affliction provoquaient chez moi un sentiment de honte et me donnaient l'impression d'être stigmatisé, comme si j'avais contracté une forme inversée du sida qui m'immuniserait contre tout. Il y avait aussi la peur, la peur de devenir un paria aux yeux de tous – au cas où ma maladie serait dévoilée – qui me poussait à faire semblant d'être ivre. Et puis je ne pouvais pas davantage supporter l'idée de décevoir

ceux qui me connaissaient. Ils s'attendaient tous à ce que je sois ivre. J'étais le contraste auquel se mesurait leur sobriété.

Mais mon immunité contre l'alcool, aussi perturbante fût-elle, n'était pas ma seule maladie. J'en avais d'autres. Beaucoup, beaucoup d'autres. J'étais un homme malade.

Des maladies inconnues se manifestant par des symptômes bizarres s'installaient dans mon corps et dans mon esprit. C'était un peu comme si j'avais été tiré au sort pour servir de refuge aux maladies, ou comme si je généraiss en moi un champ de gravité capable d'en attirer d'aussi nouvelles qu'étranges.

3

Les McNab, nos hôtes, George et Pat, vivaient dans un appartement labyrinthique, au septième étage du Dakota. Il y avait des plantes et des lampes partout. Des lampes à quartz. Des lampes de table. Des lampadaires italiens avec pied en marbre. Des lampes anciennes ornées d'abat-jour en verre Tiffany, acquises lors d'une vente aux enchères chez Sotheby's. Un gigantesque lustre de cristal trônait dans le gigantesque salon, tandis qu'un autre dominait également la tout aussi gigantesque salle de réception. Pourtant, en dépit de ce délire d'illumination, quelque chose, dans l'appartement des McNab, semblait dévorer la lumière, un peu comme les dionées dévorent les insectes. L'atmosphère, loin d'être claire et ensoleillée, était sombre et crépusculaire.

Être ivre dans cette pénombre vibrante de voix humaines était une chose. S'y retrouver la proie d'une sobriété aussi involontaire qu'implacable en était une autre.

« À la liberté ! crièrent ensemble George et Pat McNab en levant leurs verres de champagne. À la

liberté, partout dans le monde ! ajouta Pat, la voix brisée par l'émotion.

– À la liberté ! » répliqua tout un chacun, y compris moi-même.

Nous avalâmes cul sec ce que nous étions en train de boire. Pour moi, c'était une tequila de plus.

Le gigantesque sapin de Noël – presque trois mètres – était en soi un genre de lustre. Et on aurait dit que les innombrables petites ampoules de couleur clignotaient en rythme avec la musique.

Pour une raison étrange, cet arbre de Noël, cette foule élégante, le toast porté à la liberté et les lustres faisaient penser à un navire de croisière filant en pleine mer.

Nous allions bientôt quitter les années quatre-vingt pour entrer dans cette « nouvelle et joyeuse fin de siècle », comme quelqu'un avait baptisé la décennie à venir. Dans notre sillage, l'effondrement du communisme, la chute de plusieurs tyrans ; devant nous, une sorte de *nouveau* Nouveau Monde. Une sorte de *nouvelle* Nouvelle Frontière. Un enregistrement magnifique de la Cinquième de Beethoven jaillissait d'énormes haut-parleurs Bose tandis que nous faisons voile. Il fallait crier pour être entendu, mais l'ambiance de la fête était si euphorique qu'on avait, de toute façon, très envie de crier.

Malgré ma flopée de maladies, ou plutôt à cause d'elles, je criais comme tous les autres.

Même mon divorce était en train de tomber malade. Dianah, ma femme, était également de la fête. Je ne l'avais pas vue arriver. Mais j'eus le temps d'apercevoir l'éclat de sa chevelure blond platine sous le lustre de la salle de réception avant qu'elle ne disparaisse dans la foule.

Nous étions officiellement séparés depuis plus de deux ans, mais nous continuions à nous voir régulièrement pour discuter des termes de notre divorce. Ces discussions qui portaient sur toutes sortes de sujets et se déroulaient toujours dans le même restaurant français,

devinrent, avec le temps, les fondations d'une autre forme de mariage... au lieu d'un divorce. Nous allâmes même jusqu'à fêter les deux ans de notre séparation par consentement mutuel. De toute évidence, il était plus facile aux pays d'Europe de l'Est de renverser leurs gouvernements totalitaires qu'à moi de mettre un terme à mon mariage.

Bien que déjà riche de son côté, elle s'était lancée dans les affaires depuis notre séparation. Elle possédait une boutique sur la Troisième Avenue, appelée « Paradise Lost ». Elle ne gérait pas l'endroit, elle se contentait d'en être la propriétaire. Une Pakistanaise de seconde génération faisait tourner le magasin et manageait son personnel exclusivement féminin. On y proposait des robes, des tee-shirts de créateurs et des foulards à la mode aux tissus variés, tous ces articles étant ornés d'images d'espèces en voie de disparition : des loups, des oiseaux, des ours, le tigre du Bengale, le léopard des neiges et même un escargot. Je vis, avant qu'elle ne se fonde dans la foule, qu'elle portait ce soir-là l'une de ces robes, mais sans pouvoir distinguer de quelle espèce condamnée il s'agissait.

Nous mettions un point d'honneur à apparaître aux événements auxquels nous nous rendions avant de nous séparer. La position publique de Dianah concernant notre séparation était la suivante : pas de rancune, ni d'un côté ni de l'autre. Il était important pour elle que cette position soit la plus largement reconnue ; de fait, tous ceux que nous fréquentions en avaient pris bonne note et trouvaient cela admirable.

Notre fils adoptif, Billy, était venu avec elle. En première année à Harvard, il était rentré à la maison pour les vacances. *À la maison*, en l'occurrence, ça voulait dire dans notre ancien appartement de Central Park, où Dianah vivait toujours. Lorsque j'ai dû déménager, j'ai trouvé un appartement dans Riverside Drive, ce qui

m'a permis de m'éloigner le plus possible de Central Park West sans pour autant aller m'installer dans le New Jersey.

Aucun problème pour repérer Billy dans la foule. Il mesurait au moins trente centimètres de plus que tous ceux qui l'entouraient. Il faisait déjà à peu près un mètre quatre-vingt-quinze et n'avait pas fini de grandir. Il était, pour l'heure, en compagnie de femmes plutôt mûres, méticuleusement maquillées et fort luxueusement vêtues. Contrairement à la plupart des garçons de son âge, il semblait assez à l'aise avec ce genre de femmes.

Son visage était très pâle, presque aussi blanc que de la neige, mais avec, sur chaque joue, un cercle rosé de la taille d'une pièce d'un dollar, si bien que, malgré l'étrange pâleur de son teint, on le voyait assez facilement comme un garçon aux joues roses... Et aux yeux les plus enfoncés qui soient. Si enfoncés et si sombres que, de loin, on aurait dit qu'il n'avait pas d'yeux du tout.

Il arborait des cheveux longs et noirs, presque jusqu'aux épaules, mais il y avait chez Billy quelque chose qui faisait que ses cheveux longs lui donnaient un air plus attendrissant que rebelle.

Quand il me vit, il me fit un signe de la main. Cette main, qu'il levait bien au-dessus de sa tête, frôlait presque le lustre. Je lui rendis son signe. Il sourit. Les femmes mûres qui l'entouraient se tournèrent pour voir qui il saluait comme ça.

Mon verre était vide, je me dirigeai donc une fois de plus vers le bar. Même englouti par une foule suffisamment épaisse pour ralentir ma progression, je ne pouvais me défaire de la sensation que Billy épiait chacun de mes mouvements. Il voulait me demander quelque chose. Je savais ce que c'était ; c'était très simple. Il voulait rentrer avec moi ce soir. Dans mon appartement. Rien que nous deux. Pour se réveiller au matin et poursuivre ce que nous aurions commencé la veille au soir. Juste

être avec moi, sans personne autour de nous, pour une fois. Rien que nous deux.

Je savais ce qu'il voulait, ce n'était pas nouveau. Mais je savais également, parce que je me connaissais, que je trouverais sans aucun doute un moyen de l'empêcher de rentrer avec moi ce soir.

Cela n'avait rien à voir avec l'amour. J'aimais Billy, mais j'étais incapable de l'aimer en privé, quand nous n'étions rien que tous les deux.

C'était une autre de mes maladies. Je ne savais pas trop comment l'appeler. Fuite devant l'intimité. Fuite à tout prix devant toute forme d'intimité. Avec qui que ce fût.

4

Je trébuchais à chaque pas, tanguais et titubais, je bousculais les gens, m'excusant d'une voix enrouée quand je renversais un peu du contenu de leur verre, avant de continuer ma route en faisant de mon mieux pour avoir l'air ivre, et donc, normal. Cela ne m'amusait pas du tout d'être un imposteur. C'était déjà assez gênant d'être un alcoolique rasoir et irresponsable, qui de surcroît commençait à prendre de l'âge, sans maintenant devoir assumer une nouvelle identité dans le but de dissimuler un autre problème, bien plus calamiteux celui-là.

Je chancelais donc de lampe en lampe, de plante en plante et de groupe en groupe, me mêlant aux convives, aux conversations, avant de m'éloigner, tout en m'envoyant n'importe quelle boisson que je trouvais sur ma route. Je bousculais des gens que je connaissais, qui me présentaient à d'autres dont je n'avais fait qu'entendre parler. Certains avaient également entendu parler de moi. C'est comme ça que je rencontrai une femme qui avait fait ses études avec Corazon Aquino. Au moment où je la quittai pour poursuivre mon chemin, j'eus l'impression

que, de manière assez authentique et profonde, j'en savais maintenant plus sur Corazon Aquino de Manille que sur ma propre mère de Chicago.

La Sixième de Beethoven battait maintenant son plein. Personne ne pouvait dire avec certitude si les McNab passaient vraiment les neuf symphonies ce jour-là, comme ils le prétendaient, parce que pour y parvenir il aurait fallu s'y mettre bien avant que la fête ne commence. Tout ce que je savais, c'est que, les années précédentes, je me pointais généralement pendant la Quatrième. Je commençais déjà à planer agréablement au *pom-pom-pom-pa-a* ouvrant la Cinquième, pour finir complètement bourré à la « Pastorale ». Mais pas ce soir.

Je me sentis soudain pris d'une faim féroce. Pour me préparer à la fête, je n'avais rien mangé de la journée dans l'espoir fou que, si je pouvais boire sur un estomac totalement vide, je pourrais éventuellement arriver à être, sinon gentiment cuité, du moins un petit peu pompette. Il semblait maintenant aller de soi, même à quelqu'un comme moi, que ni l'un ni l'autre ne se produirait ce soir. Je me mis donc à manger, m'emparant de tout ce qui traînait sur des plateaux fixes ou mobiles, ces derniers étant présentés par un personnel exclusivement féminin, vêtu d'uniformes noir et blanc, comme un ordre New Age de bonnes sœurs serveuses.

Je mangeai tout ce que je voyais, tout ce qui me tombait sous la main. Surtout des petites choses farcies de tout un tas de trucs. De la pâte phyllo farcie de feta et d'épinards. Des feuilles de vigne farcies. Des feuilles de chou farcies. Et finalement, entre les portions de viande, de légumes ou de fromage, je me suis moi-même farci aux baklavas.

Le docteur Jerome Bickerstaff, mon médecin de famille – de l'époque où j'étais encore un père de famille qui avait une famille – s'approcha pendant que je me rassasiais et se contenta de se planter devant moi pour me

regarder d'un œil désapprobateur dévorer desserts et canapés dans le désordre le plus absolu. Certaines des petites choses que j'avalais étaient munies de cure-dents que je jetais par terre, comme autant de petits os.

« Vous allez bien, Saul ? finit par me demander le docteur Bickerstaff.

– Non, répliquai-je, donnant ma réponse standard. Pourquoi ? J'ai l'air d'aller bien ? »

Je me mis à rire pour encourager Bickerstaff à rire avec moi.

Ce qu'il ne fit pas.

« Vous n'avez pas l'air d'aller bien, Saul. Ça faisait un moment que je ne vous avais pas vu, et vous avez l'air d'aller beaucoup moins bien que la dernière fois.

– Vraiment ?

– Vraiment. Vous devriez vous regarder un peu. »

Parce que nous étions à une fête, parce que la Sixième de Beethoven explosait depuis des haut-parleurs Bose qui avaient chacun la taille d'une petite voiture étrangère, et parce que les gens, tout autour de nous, crachaient leurs poumons pour être entendus malgré le boucan causé par la musique et les conversations, le docteur Bickerstaff et moi ne faisons pas que bavarder de mon air malade, nous hurlions comme des cinglés à nous faire péter les cordes vocales.

« Vos cheveux, dit Bickerstaff.

– Qu'est-ce qu'ils ont, mes cheveux ?

– Un médecin peut dire beaucoup de choses sur une personne, rien qu'à ses cheveux. Vos cheveux ont l'air morts, Saul. J'ai vu des poupées bas de gamme chez Toys'R'Us, dont les cheveux avaient l'air bien plus sains. Vos cheveux ont l'air malades. Morts.

– Et qu'est-ce que vous faisiez chez Toys'R'Us, doc ? »

Il ignora ma question, comme s'il ne l'avait pas entendue. Pour être tout à fait honnête, il ne l'avait peut-

être vraiment pas entendue. Il fallait gueuler comme un putois pour être entendu dans cette ambiance.

« En plus, vous prenez du poids, reprit-il, en montrant mon ventre d'un coup de menton.

– Vous croyez ? dis-je en baissant les yeux.

– Ce n'est pas le cas ?

– Je ne le pensais pas.

– Eh bien, repensez-y », dit-il.

Être perçu comme en surpoids était déplaisant. Plus déplaisant en fait que de l'être réellement, ce qui, je le savais, était mon cas.

« Mais je ne suis pas gros, tout de même ? plaidai-je. Je ne suis pas ce que vous appelleriez un gros ! Il n'y a pas de gros dans ma famille.

– Il n'y avait pas d'argent chez les Kennedy non plus, jusqu'à Joe », dit-il, un peu désolé de devoir gâcher une repartie aussi fine avec quelqu'un comme moi.

Je vis tout de suite, parce que ces choses-là sont faciles à repérer, qu'il mit sa remarque de côté pour une utilisation ultérieure.

« J'ai vu Dianah il y a une ou deux semaines, dit-il en me gratifiant d'un regard sévère pour suggérer qu'il n'en avait pas fini avec moi.

– Ah, vraiment, dis-je en ignorant la signification de son regard. Moi-même je l'ai vue, il y a tout juste une petite demi-heure.

– Professionnellement, je veux dire, expliqua Bickerstaff. Je l'ai vue professionnellement.

– Et comment est-elle, professionnellement ? » demandai-je en riant, de nouveau pour l'encourager à faire comme moi.

Ce qu'il ne fit toujours pas.

« Est-ce que c'est vrai, ce qu'elle dit ?

– Je ne sais pas, doc. Que vous a-t-elle dit ?

– Elle m'a dit, et je ne parviens toujours pas à y croire, que vous n'avez plus d'assurance santé.

– Et qu’y aurait-il à assurer ? hurlai-je d’un ton hystérique. Je n’ai plus de santé ! »

Essayer d’être drôle avec Bickerstaff était une complète perte de temps, mais comme lui parler était de toute façon une perte de temps, je me disais, autant perdre mon temps dans une entreprise un peu stimulante.

« C’est donc vrai », dit-il.

Il détourna le regard comme s’il avait besoin d’un moment pour préparer sa prochaine réplique.

« Écoutez-moi, Saul », dit-il en posant sa main sur mon épaule.

Contrairement à la plupart des New-Yorkais, le docteur Bickerstaff ne touchait jamais personne en public. Qu’il le fît maintenant était une indication de la gravité de la situation.

« Je vous en conjure, écoutez-moi, écoutez-moi attentivement. Je sais que vous êtes ivre, mais...

– Je ne suis pas ivre, l’interrompis-je. Je ne suis pas ivre du tout. Je suis sobre. Sobre comme un chameau. »

Je faillis éclater en sanglots en me souvenant d’avoir employé ces mêmes mots, il n’y avait pas si longtemps, mais en étant réellement saoul au moment où je les prononçais. Cette réaction émotionnelle un peu excessive confirma à Bickerstaff que j’étais bien ivre.

« Lorsque vous y verrez plus clair demain matin, poursuivit-il, regardez-vous bien dans un miroir. Et vous verrez un homme en surcharge pondérale qui a dépassé la cinquantaine, qui est alcoolique et qui a des cas avérés de cancer et de folie dans sa famille. Vous verrez un homme au teint jaunâtre avec des cheveux qui ont l’air mort. Vous verrez un homme, Saul, qui non seulement a besoin d’une assurance santé, mais qui a surtout besoin de la couverture la plus large qu’on puisse trouver sur le marché. Si vous le pouvez, je vous conseille de souscrire auprès de plusieurs compagnies. »

J’ai encaissé le tout, puis j’ai répliqué :

« Mais à part ça, je vous parais comment ? »

Ma désinvolture n'amusait plus personne. Elle n'avait jamais amusé Bickerstaff. Il secoua la tête une fois, comme le lanceur répond à un signe du receveur et, tout en plissant ses yeux vers moi, se tourna pour s'éloigner. Je lui attrapai le bras.

« Eh, écoutez ça, docteur. J'ai arrêté de fumer ! »

La trompette de l'Annonciation n'aurait pu sonner plus joyeusement que ma voix. Il arrive un moment dans la vie d'un homme où celui-ci veut désespérément plaire à son médecin, même si ce dernier n'est plus son médecin.

Je n'ai pas vraiment pu entendre le grognement, avec tout le bruit qui nous entourait, mais le visage de Bickerstaff avait l'expression du gars qui grogne. Il était évident qu'il ne me croyait pas.

« C'est vrai, docteur. J'ai arrêté. Hier. Pas la moindre bouffée depuis. Pas une seule bouffée. »

Je disais la vérité mais, pour une raison ou une autre, la conviction qu'avait Bickerstaff que je mentais semblait bien plus réelle et fiable que ma vérité.

Il dégagea son bras de ma prise et son dernier regard m'informa que j'étais officiellement devenu ennuyeux. Puis il s'éloigna.

La gueule d'un groupe de taille moyenne s'ouvrit et l'avalait tout cru.

5

L'appartement des McNab comptait plus de végétation au mètre carré qu'aucun autre appartement qu'il m'avait été donné de voir. Il y avait des plantes autour de mes chevilles, des plantes m'arrivant à la taille, et même de véritables petits bosquets d'arbres un peu partout. Certaines parties de l'appartement auraient pu servir de décor pour un vieil épisode de la série télé *Tarzan*. C'était

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL

Karoo

© Steve Tesich, 1998

ISBN 978-2-7578-3305-6

(ISBN 978-2-9533664-9-5, 1^{re} publication)

© Monsieur Toussaint Louverture, 2012, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.